

La moisson des roses

C'était durant les mois où le soir et l'aurore

Ont de si doux moments ;

Votre âme en vos regards ne faisait que d'éclorre,

Vous n'aviez pas seize ans.

Un jour, parmi les fleurs vous étiez descendue,

Et je suivais de loin

Votre trace vingt fois retrouvée ou perdue,

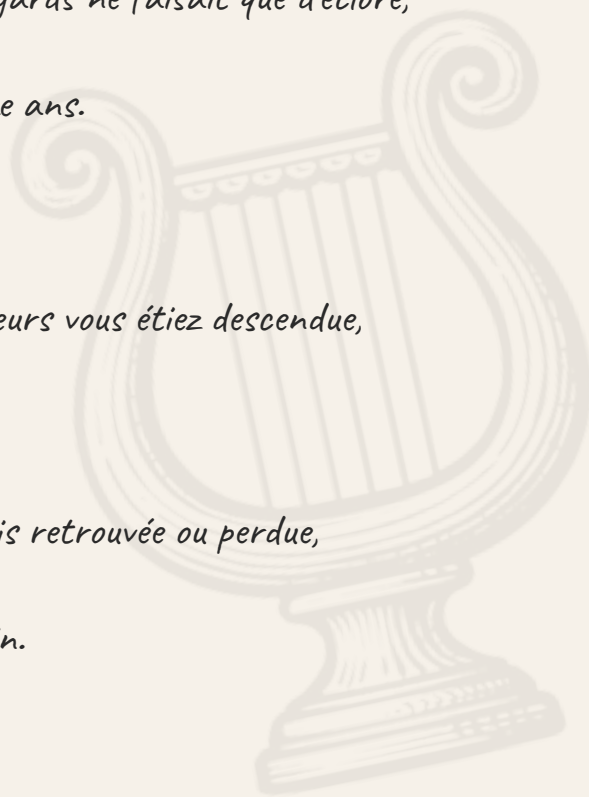
Aux détours du jardin.

Vos deux mains, au hasard, couraient sur toutes choses,

Et par un long baiser

Vous aspiriez les pleurs que la nuit dans les roses

Venait de déposer.



Je vous vis tout-à-coup vous arrêter rêveuse,

Et votre front pâlir :

Sur vos chastes pensers, ô jeune moissonneuse,

Passait un souvenir.

Moi, je me rappelais ces filles de Messène

Qu'un soir Byron trouva

Des roses du printemps dépouillant une plaine,

Sous le fouet de l'Aga.

Elles chantaient ; parmi ces pauvres jeunes filles

Nulle ne demandait

Où s'en allaient ces fleurs que coupaient leurs faucilles

Et qu'un char attendait.

L'Ithôme les couvrait de son ombre immortelle,

Comme dans l'âge d'or ;

Le ciel était d'azur, l'air doux, la moisson belle,

Que fallait-il encore ?

Une seule parfois vers la haute montagne

Levant ses yeux émus,

Songeait amèrement à sa jeune compagne

Qui ne moissonnait plus !...

Peut-être une âme errante à la vierge pensive

Disait-elle tout bas

Que le même destin loin de la douce rive

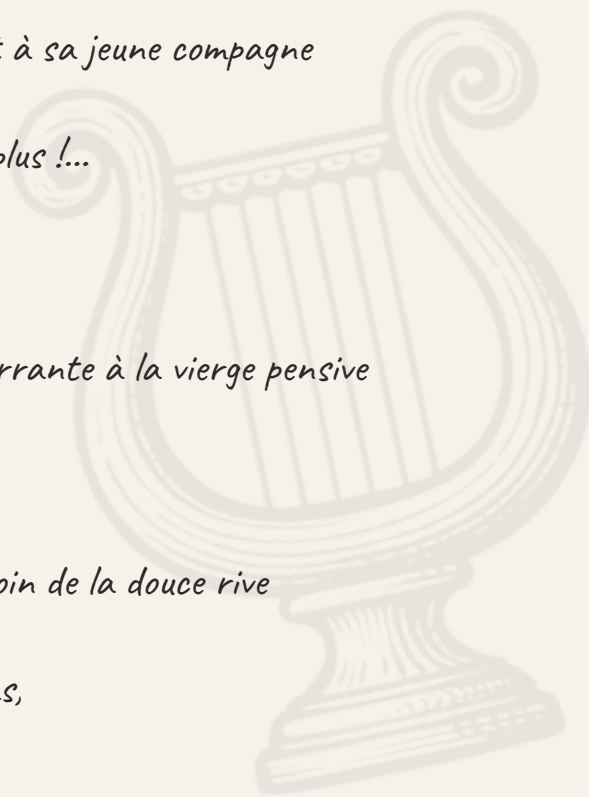
Enchaînerait ses pas,

Et qu'elle-même un jour pour des maîtres superbes

Brûlerait de ces fleurs

Que sur le sol natal ses mains liaient en gerbes

Les profanes senteurs.



Et j'ai cru te revoir, vierge de la prairie !...

Mais sous ce noble ciel

On ne moissonne plus les fleurs de la patrie

Que pour parer l'autel.

Antoine de Latour (1808-1881)

